3e Année. — N° 109 (avec patrons). Dimanche, 1er Février 1874.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1. TOILETTE DE GRANDE RÉCEPTION. MODÈLES DE Mme CAVALLY. 2. TOILETTE DE THÉATRE. — DESSINS DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de grande réception. — Toilette de théâtre. — Chapeau élégant. — Chapeau de jeune femme. — Confection Venise. — Corset-cage. — Corset sultane. — Corset Élise. — Jupon Frou-Frou (intérieur et extérieur). — Jupon Valentine. — Tournure Frou-Frou (2 dessins). — Deux camisoles. — Blague à tabac. — Deux entre-deux au crochet plein. — Bande en guipure Renaissance. — Costume de visite ou de dîner (devant et dos). — Deux costumes de fillettes. — Rébus.

SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de broderies et de patrons.

4. CHAPEAU ÉLÉGANT.

3. VENISE (V. LE SUPPLÉMENT). MODÈLE DE MM. TAINTURIER-CACLARD.

5. CHAPEAU DE JEUNE FEMME.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de grande réception. — Robe de velours noir formant une magnifique traîne; les côtés sont garnis d'un coquillé de velours encadré de dentelle blanche; l'envers du coquillé, que l'on aperçoit de place en place, est doublé de faille gris lapis; sur cette doublure, se trouve un plissé de crêpe lisse gris lapis dont l'effet est tout nouveau et original.

Le tablier, en faille gris lapis, est bouillonné dans toute sa hauteur; chacun des bouillons est séparé par un ruché coquillé de même étoffe.

Corsage de velours décolleté en plastron; la partie décolletée est ornée d'un plissé de faille gris lapis et d'une dentelle blanche faisant cadre à un bouillonné de tulle; la basque du corsage forme pour ainsi dire les ailes d'un papillon au repos; le dessous, en faille grise, tandis que l'extérieur est tout en velours. Le bas des manches est garni de bouillonnés de faille assortis à ceux de la jupe et ornés de la même dentelle que celle du coquillé.

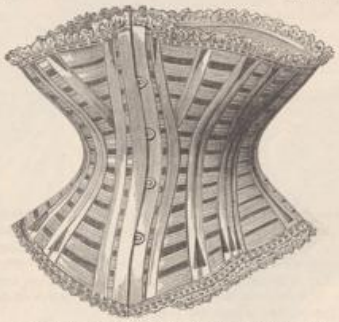
2. Toilette de théâtre ou de grand dîner. — Modèle de Mme Cavally, 6, boulevard des Capucines. — La robe est entièrement en satin blanc; mais on peut la copier en toute nuance de même étoffe.

La jupe, longue, semble se relever en draperie tout autour, pour laisser voir un volant plissé qui paraît former jupon de dessous; les draperies sont rattachées par de gros choux de rubans satinés assortis au volant, qui en suit les contours.

Sur un tablier de satin tout coulissé retombe la tunique courte, relevée de même manière que la draperie du bas; cette tunique est entourée d'une haute dentelle de soie toute perlée de jais blanc.

Le corsage est ouvert carrément sur la poitrine; il est encadré d'un biais et d'une dentelle également perlée. La manche, qui s'arrête à la saignée, est garnie en sabot d'une dentelle assortie.

4 BIS. CARCASSE DU CHAPEAU ÉLÉGANT.



11. CORSET-CAGE. MODÈLE DE M. P. DE PLUMENT.

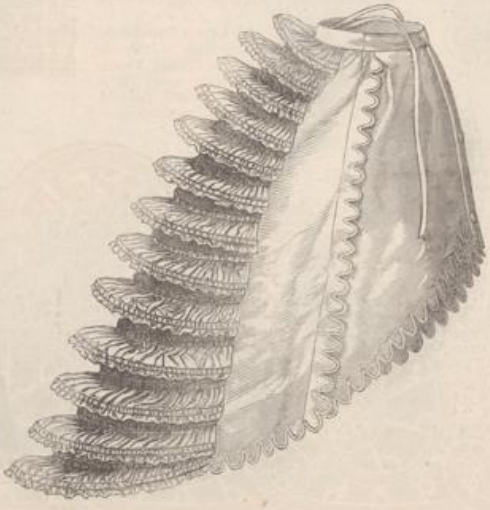
On peut convertir cette toilette si riche en robe de bal, en décolletant en rond le corsage demi-montant et en ornant les relevés de touffes de fleurs.

3. Venise. — Confection en drap bleu marine Moskova; envers en astrakan. Elle est ornée de six piqûres et d'une grosse ganse perlée au bord; boutons de jais; poches sur le côté. Col droit boutonnant en haut par une agrafe cachée. Des flots de rubans de faille noire s'échappent du pouf. Le paletot n'a qu'un seul revers croisant à gauche. Nous en donnons les patrons sur notre supplément. — Modèle de MM. Tainturier et Caclard, 46, rue des Jeûneurs.

4. Chapeau élégant. — Modèle de Mme Herst, 8, rue Drouot. — Chapeau de velours noir; la passe, assez relevée en diadème, est ornée d'un tour de plumes noires; au-dessus se trouve un bandeau de feuille de jais du plus gracieux effet. Une ruche de gros de Suède bleu ou rose pâle s'échappe du tour de plumes. Sur la calotte se trouve un charmant feuillis de plumes, de roses et de boutons avec feuillages variés.

5. Chapeau de jeune femme. — La passe est coulissée et se termine en tuyaux lisérés de rose, qui forment auréole sur les bandeaux. Un nœud de travers est retenu en

6. INTÉRIEUR DU JUPON VALENTINE.



8. JUPON FROUFROU POUR ROBES DE SOIRÉES.

7. EXTÉRIEUR DU JUPON VALENTINE.

JUPONS, TOURNURES ET CORSETS DE M. DE PLUMENT, 33, RUE VIVIENNE, A PARIS.

pied par trois grosses roses. Une aigrette au pied rose s'élance du côté d'une touffe de rubans de faille rose et de velours noir qui garnit le derrière du chapeau.

6-7. Jupe Valentine (vue à l'extérieur et à l'intérieur). — La jupe Valentine est à ressorts derrière; par-devant, elle est ouverte avec un tablier boutonné sur le ventre.

Pour les toilettes de ville, on l'emploie de préférence à tous les genres de jupons, en ce qu'elle facilite la marche et n'a pas l'inconvénient de marquer sous les robes. Par sa forme, elle rejette la robe en arrière en forme de traîne. Il suffit de lacer l'intérieur plus ou moins fortement pour faire faire la traîne à la robe. — Modèle de M. de Plument.

9. TOURNURE FROUFROU INDÉPENDANTE.

12. CORSET SULTANE.

MODÈLES DE M. P. DE PLUMENT.

13. CORSET ÉLISE.

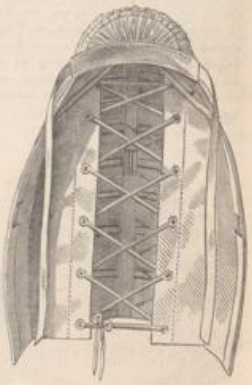
8. Jupe froufrou pour robes de soirée. — Modèle de M. de Plument. — Cette jupe, garnie de volants jusqu'au bas, offre, pour la robe de soirée, un avantage fort apprécié; elle lance la robe en arrière et l'empêche de revenir se replier sur elle-même, comme cela arrive presque toujours avec les jupons de mousseline.

Par-devant, la jupe froufrou est ouverte sans ressorts, ce qui permet aux dames d'éviter en s'asseyant l'inconvénient du ballonnement, comme cela arrivait jadis avec les cages.

9-10. Tournure froufrou avec volants. — Cette tournure donne une grâce parfaite aux robes; elle relève les garnitures tout en laissant le drapé des robes. Elle est de beaucoup préférable à la tournure de crinoline qui ne soutient pas assez les robes. Pour donner plus ou moins de tournure, il faut lacer l'intérieur au degré de tournure que la dame veut obtenir. — Modèle de la maison P. de Plument, 33, rue Vivienne.

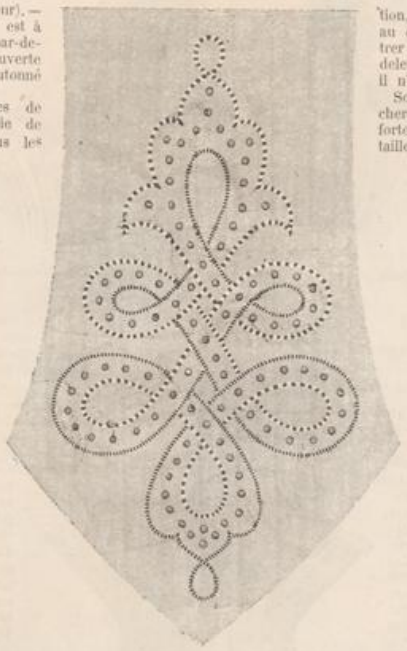
11. Corset-Cage. — Modèle de M. de Plument, 33, rue Vivienne. — Le corset-cage, composé de petits rubans, est tout à jours. Par sa confection, il donne de la fraîcheur au corps, en laissant pénétrer l'air entre chaque bandelette. Comme souplesse, il n'a pas son semblable.

Son emploi est très recherché par les personnes fortes, puisqu'il diminue la taille de 4 à 5 centimètres.



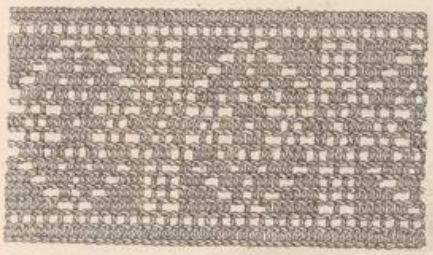
10. INTÉRIEUR DE LA TOURNURE FROUFROU.

14. CAMISOLE.



16. BLAGUE A TABAC.

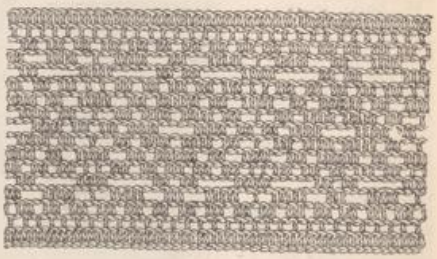
15. CAMISOLE.



17. ENTRE-DEUX AU CROCHET PLEIN.

12. Corset Sultane. — Modèle de M. P. de Plument, 33, rue Vivienne. — Ce corset est le meilleur modèle que nous puissions recommander à toutes les dames. Nous le recommandons aussi pour jeunes filles dans les institutions, surtout pour les exercices du gymnase.

Le corset-cage soutient la taille et laisse cependant toute la souplesse aux mouvements du corps.



18. ENTRE-DEUX AU CROCHET PLEIN.

19. BANDE EN GUIPURE RENAISSANCE.

sa forme lui permet d'aller à toutes les tailles et à toutes les conformations.

Beaucoup de corsets ou de ceintures ne peuvent convenir qu'à telle ou telle personne; il n'en est pas de même du corset Sultane, qui convient aussi bien à la taille espagnole qu'à la taille des pays du Nord.

Le corset Sultane convient aux jeunes filles comme aux dames les plus fortes; c'est certainement le seul qui, par sa coupe, peut subir aussi facilement toutes les modifications de la taille, sans que sa forme en soit changée. Il se fait en coutil ou en soie.

13. Corset Elise. — Il convient particulièrement aux tailles longues et aux personnes qui ne sont pas fortes de la poitrine.

Notre modèle est en coutil; mais il se fait également ne

soie. La poitrine est gansée de telle façon que la souplesse des ganses empêche de marquer sous la robe.

Le busc, plus allongé, descend assez bas pour prolonger la taille. — Modèle de M. P. de Plument, 33, rue Vivienne.

14-15. Deux camisoles. — Ces deux modèles sont faciles à exécuter; ils rentrent dans ce que l'on peut appeler la lingerie plate ou ordinaire. Leur mérite consiste dans le travail des petits plis et des biais, qui doit être très-soigné; nous avons déjà donné plusieurs fois des patrons de camisoles, ils serviront pour réussir celles-ci.

Les garnitures se composent de bandes festonnées avec petit semé au plumetis excessivement léger.

16. Blague à tabac. — Le travail en est fort simple : une petite ganse perlée pour les contours tracés par une série de gros points un cordonnet d'or pour les arabesques tracées par une série de petits points noirs très-rapprochés; puis, entre ces deux ganses, un semis de perles d'or ou de jais, ou bien des points, noués au point de sable; et c'est tout. Il ne reste plus qu'à monter la blague. On réunit ensemble quatre côtés semblables à notre dessin 16, on les orne de quatre glands aux quatre pointes et d'un cinquième au milieu, dans le bas. Le haut est coulissé et s'ouvre au moyen d'un petit cordon terminé par deux petits glands.

17-18. Deux entre-deux au crochet. — On nous a demandé souvent des dessins au crochet mat. Quoique le travail du crochet plein soit un peu moins en vogue qu'autrefois, nous obtempérons volontiers au désir de nos lectrices. Nos deux dessins 17 et 18 peuvent remplacer avantageusement des entre-deux de guipure ou de dentelle dont le prix est fort élevé. Ils peuvent également servir de tête pour franges de confections de printemps. Nous en publierons d'autres modèles variés.

19. Bande en guipure Renaissance. — Cette bande continue la série de nos petits ouvrages en broderie Renaissance. Celle-ci se distingue par la finesse de ses barrettes vénitiennes avec picot point de tulle.

20-21. Costume de visite ou de dîner, en faille grise de deux tons. Le fond du costume est foncé, et les garnitures, c'est-à-dire ce qui double les plissés et les coquillés, sont en faille grise très-claire. Le gilet du corsage et les parements des manches sont également de ce même gris clair. La première jupe est très-longue derrière; les deux lés du milieu sont froncés de chaque côté et forment de gros bouillonnés qui tombent en draperie. Vient ensuite un coquillé doublé de gris clair, puis un plissé en gris foncé, doublé également de gris clair, et dépassant légèrement un autre coquillé; puis une draperie se terminant devant par un jabot qui s'ouvre en laissant voir une grande bande de faille gris clair. Tunique-habit à l'incroyable, s'arrêtant de côté. Grand gilet Louis XV tout en gris clair. Collerette Médicis. Basques derrière très-courtes, et légèrement relevées par des nœuds de faille gris clair. Pour mieux faire comprendre les détails de cette toilette très-originale, nous l'avons fait dessiner sous les deux aspects, devant et de côté. — Modèle des magasins de la Ville-de-Paris.

22. Polonaise, pour fillette de huit ans, en drap marron, avec garnitures de fourrure. Le devant, croisé, est fermé par des brandebourgs et des boutons de passementerie. Nous en donnons les patrons, en grandeur naturelle, sur notre supplément.

23. Costume de fillette. — Costume de velours anglais marron, garni de soie assortie. Corsage double, faisant gilet devant, avec basques à plis au dos; manches courtes. Jaquette-habit ouverte derrière, ornée de boutons en nacre. Tablier à plis de soie et de velours alternés; draperie de soie retenue par des boucles de nacre; ceinture de même soie frangée à même. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce costume qui a été dessiné, ainsi que les trois précédents, dans les magasins de la Ville-de-Paris, rue Montmartre.

20. COSTUME DE VISITE OU DE DINER. — MODÈLE DE LA « VILLE DE PARIS ». — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de visite — Robe de velours ou de satin noir, formant traîne ou long manteau de cour. La jupe est garnie d'un large biais de satin bleu agrémenté d'un velours étroit, qui lui-même fait tête à une petite ruche. La tunique suit les ondulations de la jupe; elle est relevée sur le côté et semble accrochée à la naissance de jupon, ce qui donne au pli la forme d'un gros tuyau; le pouf est légèrement accusé et peu chiffonné; cependant il existe et sert de soutien aux basques arrondies du corsage. Le corsage est liséré de satin bleu et orné de boutons d'argent; aux manches se trouve un revers de satin bleu avec passe-poils de velours noir; la ruche Margot du collier est moitié velours et moitié satin bleu. Chapeau de velours à fond mou, orné de rubans et de ruches de satin bleu de même nuance que les ornements de la robe.

Toilette d'intérieur. — Robe de chaly ou de foulard gris-perle, d'un ton excessivement doux, illustré d'une broderie au passé sur les devants de la jupe, qui s'ouvre en redingote.

La redingote proprement dite est ornée de bouillonnés de grenadine grise dans lesquels sont passés des rubans de taffetas rose qui forment transparent; le revers du corsage, en forme de redingote, est en taffetas rose ainsi que les manches, qui se trouvent ornées de bouillonnés gris et roses alternés.

Des nœuds de faille noire semblent rattacher le devant de la robe, qui est bouillonné à l'aide de boutons de jais.

Fichu modestie en tulle de soie ou en grenadine.

Collier de velours avec pendeloques normandes, coiffure de blonde et de roses pompons disposées en couronne. Une rose semblable à celles de la coiffure est posée en engageante à la naissance de la poitrine, sur le côté.

E. BOUGY.

PLANCHE DE PATRONS

Premier côté.

Carré en guipure Richelieu.
Deux bandes avec encoignures, en soutache.
Bonnet d'enfant au plumetis.
Dentelle en guipure Renaissance.
Col en broderie Renaissance.
Alphabet et Chiffres.

Second côté.

Paletot Venise pour dame.
Polonaise pour fillette de huit ans.
Corsage pour fillette de six ans.

COURRIER DE LA MODE

Nous sommes arrivés à l'une des époques de l'année où la mode est stagnante, où les nouveautés font défaut. Tout est connu en ce qui concerne les costumes d'hiver, et rien n'a encore vu le jour de ce qui doit nous parer cet été. C'est à peine si de ci, de là, j'ai pu glaner quelques petits détails de toilette dignes d'être consignés. Comme, par exemple, des petits fichus très-courts, composés de deux blondes surchargées de perles de jais et garnis à la partie qui touche au cou d'une fraise en tulle perlé au bout des tuyaux. Ces fichus se posent autour du cou et se terminent en pointe au bas de la toilette, en suivant l'échancrure en cœur du corsage. Ces fichus se font en blonde blanche avec jais blanc pour accompagner les toilettes claires, roses, bleues, etc., etc., et en blonde noire brodée de jais noir pour être mis sur des robes de faille de satin ou de velours noir. On ajoute aux manches de la robe, si elles sont plates, un revers composé de deux blondes brodées, ou, si elles sont ouvertes, une sous-manche également en blonde perlée. Ce genre de fichu se fait aussi en sicilienne et en crêpe de Chine rose ou bleu. Il se compose de trois plis pris dans le biais, que l'on entoure d'une dentelle de Bruges ou d'une blonde perlée; on pose également sur la manche de la robe un revers formé par trois biais de crêpe de Chine ou de sicilienne avec dentelle blanche. Cet ornement, de couleur tendre, se pose aussi sur une toilette noire pour l'égayer dans le cas où on voudrait l'utiliser pour un dîner, pour petite soirée ou pour le théâtre.

J'ai remarqué l'autre jour, aux Italiens, que le corsage

1874 — N° 113

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire, à Paris

Modèles spéciaux de la Revue de la Mode

Corsets et Jupons de la Mme de Pleuvaut, 39, Rue Vivienne

carré était généralement adopté pour robe demi-parée, c'est-à-dire lorsqu'il faut être habillée, sans cependant être en toilette de bal. Le corsage carré est ordinairement accompagné de la manche au coude, garni de plissés de crêpe lisse, de tulle illusion ou de dentelle. Il sied très-bien en général, à moins cependant que la femme qui le porte ne soit d'une maigreur excessive, auquel cas il faut généralement le proscrire.

Cependant, même dans cette hypothèse, on peut adopter, avec le décolleté carré, le fichu *Charlotte Corday*, qui forme dans les coins comme un bouillonné de tulle ou de crêpe lisse, et dont le gros nœud, lâche sur la poitrine, dissimule assez bien le défaut dont j'ai parlé plus haut.

Autre remarque : les femmes jeunes et les jeunes filles ont, pour la plupart, renoncé au médaillon ou tout au moins au ruban ou au velours dont on se *serrait* le cou depuis quelques années; beaucoup d'entre elles, et j'ai remarqué que c'étaient les plus jeunes et les plus jolies, ne portent absolument rien; d'autres suspendent croix ou médaillons à une chaînette d'or si mince qu'elle est imperceptible.

Une femme bien connue par sa fortune, l'usage intelligent qu'elle en sait faire, et son élégance exquise, portait au cou une petite cordelette composée de tout petits diamants gros à peine comme la tête d'une épingle. A cette rivière miniature était attaché un rubis cabochon entouré de brillants; c'était merveilleux.

Dans une loge voisine, deux charmantes sœurs ont attiré mes regards. Toutes deux avaient les cheveux de cette nuance douce et chaude qui n'est ni le brun ni le blond et qui accompagne en général un teint laiteux et transparent. Sur ces beaux cheveux châtains légèrement ondulés et massés en coques sur le haut de la tête, une rose blanche sans feuillage placée presque au milieu. L'une portait une robe de taffetas rose et l'autre une robe de taffetas bleu, faites de même; corsage carré garni de plissés de crêpe lisse; manches serrées au coude; jupes absolument unies et à traîne; rose posée au coin du décolleté carré.

J'ai pu constater et je constate dans toutes les réunions où je me trouve depuis quelque temps, que les coiffures,

22. POLONAISE. 21. COSTUME DE VISITE OU DE DINER (DEVANT). 23. COSTUME DE FILLETTE.

COSTUME DE DAME ET D'ENFANTS. — MODÈLES DE LA « VILLE DE PARIS ». — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

tout en demeurant assez élevées sur le haut de la tête, s'abaissent infiniment plus par derrière.

Voici une coiffure portée par une très-jolie personne que j'ai pu parfaitement détailler, car elle est simple tout en étant charmante. Les cheveux, ondulés par devant, sont rejetés en masse par derrière et ils forment alors deux ou trois rouleaux dans lesquels on place des crêpés et que l'on fixe au-dessus les uns des autres, de façon à laisser les cheveux très-lâches par devant; enfin on retrousse le bout pour former une sorte de coque qui doit retomber jusqu'à la naissance des cheveux. Un velours ou ruban de couleur vient séparer en deux les cheveux par devant, en les laissant bouffer, passe en dessous de la nuque pour revenir se fixer par un nœud sur la coque qui termine la coiffure. Je ne sais si mes lectrices comprendront; évidemment il vaut mieux voir; mais je crois cependant qu'en lisant attentivement ma description, elles arriveront facilement à se coiffer ainsi. Je le répète, c'est très-simple et charmant.

Si je m'occupe beaucoup en ce moment de toilettes de soirée et de bal, c'est que de tous côtés nos abonnées me font des questions à ce sujet. L'une me demande si on porte de la gaze de Chambéry pour un grand bal; à cela, je réponds, oui, si elle est unie, en y mêlant du satin, des fleurs, du tulle, de la dentelle, ou bien, si l'on est jeune fille, et dans ce cas on peut se passer de dentelles et de fleurs, des nœuds de satin ou de taffetas suffisent, avec la moindre fleurette dans les cheveux. Une autre me demande mon avis sur une toilette blanche et noire; je pense que mon aimable correspondante aura trouvé la réponse à sa question dans le dernier numéro, qui contient une gravure représentant une robe de tulle avec garniture de velours noir. Mais je dois me souvenir que toutes mes lectrices ne vont pas au bal : celles d'abord qui habitent de très-petites villes où il n'y a pas de grandes réceptions; puis les mères de famille, tout entières à leurs devoirs et dont les journées sont trop courtes, à leur gré, pour les remplir tous; puis enfin celles que leurs goûts ou des circonstances particulières tiennent éloignées du monde. Parlons donc un peu des toilettes de la rue ou de chez soi.

Il y a peu de modifications à signaler. Les jupes unies sont en faveur depuis quelque temps; on essaye, du moins, de revenir aux robes garnies sur le jupon, sans tunique ni

polonaise; mais je persiste à trouver que rien ne saurait remplacer, au point de vue de la grâce et de la tournure, la tunique, avec petit paletot ou dolman et la polonaise relevée dans le costume de ville. On les garnit de galons, de fourrure, je l'ai dit bien souvent, puis aussi d'effilés boules ou à glands de laine de la nuance de la robe. Comme forme, rien de nouveau; le retroussis seul varie suivant le goût de la couturière. Les unes sont relevées seulement d'un côté, très-haut, de façon à tirer fortement la tunique, qui forme alors par devant des plis en biais et se boutonne en travers de droite à gauche. Les autres se plissent par derrière sous une large boucle d'acier ou d'argent oxydé de laquelle s'échappent deux pans d'étoffe, soit carrés, soit taillés en biais, qui retombent par derrière sur la jupe. Comme étoffe, c'est toujours le cachemire de l'Inde ou le drap, avec jupon de velours de même nuance, ou le jupon de faille avec tunique en sicilienne, ou bien en popeline de Lyon, rayée de velours couleur sur couleur. On peut faire le jupon plus foncé que la tunique et assortir pour la garnir des rubans ou de la faille des deux tons, avec lesquels on fait des nœuds, des plissés, etc., etc. Généralement, les robes ainsi faites de deux tons en mêmes nuances sont plus comme il faut. Je dois reconnaître pourtant que l'on n'hésite pas à marier les couleurs les plus opposées. J'ai vu de la faille bleue unie à du cachemire lie de vin, de la sicilienne vert feuille morte accompagnant du velours bleu paon. Bien que ces bizarreries sortissent d'une grande maison et qu'elles fussent portées par des femmes distinguées, il m'a été impossible de trouver cela joli. En tout cas, je ne conseillerai jamais à celles de mes lectrices qui se piquent d'être raisonnables, et qui n'ont pas un grand nombre de toilettes à choisir, d'adopter ces excentricités, qui signalent à trente pas à l'attention la femme qui les porte.

MARIE DE SAVERNY.

LETTRES PARISIENNES

IV

Mme Marie de Saverny à Mme Laure de B.

L'Opéra nous est enfin rendu. Tu sais que les représentations ont recommencé lundi dernier à la salle Ventadour par le chef-d'œuvre de Mozart, *Don Juan*.

Certes je suis très-heureuse de ce résultat obtenu enfin après tant de tergiversations, car tu connais ma passion pour la musique, et pourtant ma satisfaction est loin d'être complète. J'ai plus pensé, je te l'assure, à la douleur de ceux que la terrible catastrophe privait de leurs moyens d'existence qu'au désappointement des dilettante, vrais ou faux, forcés momentanément de renoncer à leur plaisir favori, et aujourd'hui je me demande si cette organisation provisoire a permis de rendre à tout ce monde de petits employés, de machinistes, l'emploi qui les faisait vivre. J'en doute, bien que je ne sois guère au courant de ce qu'on appelle le matériel d'un théâtre, et je m'en afflige.

La scène des Italiens est peu propre, à cause de son exiguïté et de son peu de profondeur, à représenter des opéras à grand spectacle. Les ballets surtout y sont singulièrement à l'étroit, et chaque fois, l'autre soir, que l'une des fortes danseuses s'élançait, les spectateurs placés aux fauteuils d'orchestre baissaient instinctivement la tête et pliaient les épaules, dans la crainte sans doute de voir la sylphide terminer au milieu de la salle le pas commencé.

Je ne te dis rien de Faure; nous l'avons entendu ensemble interpréter cette œuvre immortelle de Mozart, et lui prêter son admirable voix et son prestigieux talent, si bien faits l'un et l'autre pour en faire ressortir les délicates nuances et les magistrales beautés. Te souviens-tu, Laure, nous avons été un peu grondées ce soir-là par nos mères, qui jugèrent utile de réprimer l'enthousiasme auquel nous nous sommes abandonnées, lorsque s'élevèrent soudain, comme un chant sublime, les notes de la divine sérénade; nous avons appris à cette occasion qu'il n'est point convenable, pour des jeunes filles modestes et bien élevées, de se signaler ainsi à l'attention par de bruyants applaudissements.

Mais laissons aujourd'hui l'Opéra, car tu connais aussi bien que moi son répertoire et ses principaux interprètes; j'aime mieux te plaindre de n'avoir pas entendu la splendide voix de Mlle de Belloca, la jeune et charmante artiste russe du Théâtre-Italien.

Mardi dernier, j'ai été entraînée par nos excellents amis, les de M..., que tu sais passionnés de musique, à la deuxième représentation de la *Cenerentola*, et je n'ai pas eu à m'en repentir. Tu me permets, n'est-ce pas, de te dire mes impressions? Quand bien même mademoiselle ta fille serait d'âge à lire mes lettres, je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'elle parcourût ces lignes; je ne parle d'ailleurs théâtre qu'au point de vue de l'art pur, et les Italiens ont de tout temps trouvé grâce aux yeux des plus rigides en semblable matière. Je suis assez de l'avis de cette marchande enrichie qui voulait avant tout faire de ses filles des grandes dames. On lui avait dit que dans le monde privilégié dans lequel elle désirait faire pénétrer ses *demoiselles* par le mariage, on était très-sévère, très-collet monté; aussi jamais maison ne ressembla mieux que la sienne à un couvent; parfois, cependant, la famille allait se montrer en grande loge aux Italiens, et la mère donnait pour excuse à cette infraction à la règle générale, qu'un théâtre où on ne pouvait comprendre un mot de ce qui se disait, ne saurait être dangereux. N'est-ce pas fort bien raisonner? A vrai dire, si on devait jeter sur les Italiens l'interdit que bon nombre de parents prononcent avec juste raison contre les diverses scènes de Paris, je trouverais logique et naturel de ne jamais conduire non plus nos filles à aucun concert, à aucune réunion musicale.

Mais alors où donc apprendraient-elles les traditions du grand art musical? comment formeraient-elles leur goût et perfectionneraient-elles leur talent? Une représentation comme celle de mardi vaut mieux, à mon sens, que dix leçons, même d'un grand maître.

Quel orchestre d'abord! quelle merveille de précision, d'ensemble, de nuance, de style et d'exécution! On passerait sa soirée entière à écouter ces artistes si magistralement conduits et pour ainsi dire concentrés en une seule individualité musicale par l'habile chef qui les dirige. Je comprends l'assurance des chanteurs auxquels cet orchestre prête son magique appui. Il leur est loisible de ne songer qu'à eux, ils savent qu'ils seront si bien secondés, si admirablement soutenus! Sais-tu pourquoi, même ceux qui ne comprennent rien aux charmes de l'art et dont le sentiment musical est médiocrement développé, subissent le charme de la musique italienne? C'est parce qu'ils l'entendent exécuter à Paris avec une telle perfection, que les moindres beautés qu'elle renferme sont mises en relief. C'est le triomphe de l'harmonie absolue dans l'ensemble et dans les détails que ce résultat obtenu sur les blasés, les indifférents, les *béotiens* de tous pays.

On a souvent dit qu'on allait aux Italiens *par genre*. Cela peut être vrai dans la forme; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'après y être venu pour se montrer, on y reste pour son plaisir. J'ai vu agir sur le plus grand nombre le courant électrique qui soulevait la salle quand résonnaient les belles notes du contralto splendide de Mlle de Belloca. Cette voix n'a d'égale, à mon sens, que celle de Mlle Albani; donc, sans être un prophète bien malin, je prédis et l'avenir et la gloire à l'étoile naissante.

Je me laisse entraîner à causer avec toi, ma bonne Laure, comme nous le faisions jadis au coin de la cheminée de ma petite chambre bleue, où nous discutions parfois avec tant de chaleur sur le mérite des compositeurs des temps passés et modernes. Mais cela n'a peut-être pas autant d'intérêt pour toutes mes lectrices, et je ne dois pas oublier que ce que je t'écris à toi doit aussi plaire à mes autres *amies* inconnues.

J'ai d'ailleurs à te faire part d'un grand succès obtenu par cette petite correspondance, dont la première idée m'a été inspirée par notre inaltérable amitié; ce succès est pour moi le meilleur encouragement à la continuer.

Une charmante jeune fille, abonnée à la *Revue de la Mode*, m'écrit pour me demander de me faire l'avocat de la charité et de recommander dans une de mes lettres une œuvre digne à tous égards de l'intérêt des cœurs vraiment chrétiens. Voilà une récompense dont je suis très-fière et qui me touche singulièrement. N'est-il pas bien doux d'être utile, si peu même que ce soit? Certes, je n'ose me flatter que mon concours représente un apport bien considérable pour l'œuvre dont il s'agit, mais je n'en suis pas moins très-heureuse, puisque mon aimable correspondante lui attribue quelque efficacité. Je la prie de vouloir bien prendre ici mes meilleurs remercîments.

On me demande donc d'annoncer qu'un sermon de charité sera prêché, le dimanche 15 février prochain, à deux heures précises, par le R. P. Dulong de Rosnay. Ce sermon sera suivi d'une quête dont le produit est destiné aux écoles libres et gratuites des Petits-Frères de Marie. En ce temps où il est si fort question d'instruction obligatoire, n'est-ce pas, pour emprunter le langage de ces messieurs les républicains, faire acte de patriotisme que de créer des écoles gratuites où les enfants des quartiers populeux viendront recueillir la véritable, la seule instruction capable de faire des hommes honnêtes et forts, l'instruction chrétienne? Combattre le bien par le mal, opposer les sains enseignements catholiques aux doctrines subversives auxquelles notre malheureux pays doit, de nos jours, ses plus grands malheurs, est le seul moyen, ce me semble, de préparer pour l'avenir une société de *braves* gens et de *chrétiens*. Entre nous, j'ai plus de confiance en ce procédé pour écarter les horreurs d'une nouvelle Commune, que dans toutes les mesures répressives possibles.

Mais pour cela, ma bonne Laure, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Allons, un bon mouvement, et envoie-moi ton offrande. Peut-être quelques-unes de mes lectrices voudront-elles bien suivre ton exemple; dans ce cas, elles n'auraient qu'à adresser leur don au bureau de la *Revue de la Mode*, sous mon nom, et je me chargerai de les faire parvenir à notre aimable quêteuse. C'est dans cette prévision que je transcris ici le *post-scriptum* de la lettre de quête que j'ai reçue. Les moindres offrandes seront acceptées avec la plus grande reconnaissance.

Si tu étais ici, je te dirais : « Fais mieux; va au jour indiqué, le dimanche 15 février, entendre, à Saint-Roch, l'éloquente parole de l'apôtre qui prête à cette belle œuvre le secours de son magnifique talent d'orateur, et les accents attendris qu'inspire une ardente charité. » Ton âme et ton cœur seront sous le charme, et ta main s'ouvrira toute grande pour faire tomber l'aumône dans la bourse qui te sera présentée à la porte de l'église.

A toi de cœur et de grande amitié.

MARIE DE SAVERNY.

P.-S. La rédaction de la *Revue de la Mode* s'inscrit pour 10 fr., et je compte bien, cela va sans dire, offrir aussi ma modeste obole.

FÉVRIER

Février est non-seulement le mois du brouillard et de la pluie, mais il est encore le mois du plaisir, puisque c'est celui où le banquet du carnaval brille dans tout son éclat : non en nous montrant les masques qui ont fait les délices de notre enfance, à nous, gens d'autrefois, car les masques n'existent plus que pour mémoire; mais en donnant force soirées plus ou moins dansantes et amusantes pour la jeunesse.

Ce fut Poppée, femme de Néron, qui la première se servit du masque, création qui fut faite, non pour servir de distraction aux enfants et au public, mais à l'intention de mettre la beauté de l'impératrice à l'abri des injures de l'air; cette mode fut adoptée alors par beaucoup de dames romaines de l'époque; mais elle tomba peu à peu dans l'oubli, et ne revit le jour, du moins en France, que sous le règne de Henri II. Catherine de Médicis, sa femme, ayant le plus beau teint du monde, qu'elle désirait fort conserver, et imaginant que l'air de notre climat lui était fatal, eut l'idée, non de reprendre le masque de l'impératrice antique, mais un petit masque de velours noir, qu'elle portait dehors pour se préserver la peau. Les dames de la cour suivirent, tout naturellement, l'exemple de la reine, et n'allèrent plus que masquées, avec *un loup*, dans les rues, aux promenades, en visite, et même à l'église, et cet usage se perpétua pendant fort longtemps, puisqu'il ne fut détrôné que par le fard et par les mouches, mouches dont les *merveilleuses*, sous Louis XV, faisaient un usage si extravagant, et se couvraient si bien le visage, que même leurs plus intimes amies avaient de la peine à les reconnaître dans leurs toilettes de cérémonie.

Toutes ces mouches qui barbouillaient la figure des femmes avaient un nom : par exemple, celle du coin de l'œil s'appelait *la passionnée;* celle qu'on mettait au milieu du front était la *majestueuse;* celle qu'on plaçait sur le pli que forme la joue en riant s'intitulait l'*enjouée;* au milieu de la joue s'étalait la *galante;* au coin de la bouche, la *provoquante;* sur le nez, l'*effrontée;* sur un bouton, la *recéleuse*. Mais il serait trop long de tout citer, car la liste en était interminable.

Quant aux masques proprement dits, nous ne vous en raconterons pas l'histoire, d'autant que, malheureusement, ils ont aussi disparu pendant notre carnaval moderne, et plus malheureusement encore ont disparu ces bonnes parades qui se jouaient alors sur les boulevards, à la grande joie de nos pères et à celle des enfants aussi, je peux vous l'affirmer de souvenir.

Et on a bien tort de dédaigner ainsi la parade, car la farce, quelque basse qu'elle puisse paraître, est la mère de la comédie, ce qu'Horace lui-même a constaté dans son *Art poétique*, ce qui fut chez nous comme chez lui, et, de plus, elle a conservé son droit de bourgeoisie sur nos théâtres. Ainsi, voyez dans les pièces de Molière, le pauvre *M. de Pourceaugnac*, avec les médecins chantants qui le tourmentent et les apothicaires qui le poursuivent armés de leurs instruments hydrauliques; n'est-ce pas là une réminiscence du théâtre de la foire? *Le Malade imaginaire*, dans la grande scène de la réception : n'y sent-on pas d'une lieue la parade en plein vent? Enfin, dans *les Précieuses ridicules*, quand le marquis de Mascarille et le vicomte de Jodelet sont en scène, et aussi dans plusieurs passages du *Médecin malgré lui*, il est impossible de ne pas reconnaître les traces de la farce ancienne qui désopilait si bien la rate de nos aïeux. On sait même que le fameux avocat Pathelin, que Brueys sut approprier seulement à une scène plus grande, avait été pris par lui sur les tréteaux de la foire Saint-Laurent, et que cet auteur n'en avait nullement changé ni le caractère, ni le fond.

Au commencement de ce siècle encore, on aimait à rire, surtout comme réaction de la terreur qui avait tant fait trembler et tant fait pleurer. Ainsi, sous le Directoire, on commença la série des *Cadet-Roussel*, qui eut le privilége de beaucoup divertir nos pères et nos grands-pères, et qui descendait en ligne directe des tréteaux de Bobèche. Puis, sous la Restauration, on joua *l'Ours et le Pacha*, qui, bien certainement, avait la même origine; et je me rappelle que quand Odry, baisant les pieds du pacha, disait avec une

gravité si drôle : *L'autre, s'il vous plaît*, la salle entière éclatait de rire ; ou bien encore quand Lagingeole, sous les traits de Lepeintre aîné, disait avec un très-grand sang-froid au pacha, quand celui-ci lui demandait un beau poisson : *Prenez mon ours, Monseigneur*, et aussi quand les deux ours changeaient de tête sans s'en apercevoir ; c'était la farce des tréteaux qui franchissait le seuil du théâtre. Mais le rire n'en était pas pour cela de moins bon aloi, et le rire fait quelquefois tant de bien, qu'on le prend où on le trouve, sans chicaner celui qui le fait naître sur les moyens qu'il emploie pour réussir si bien.

Donc, de nos jours on ne rit plus ; en est-on meilleur pour cela ? *That is the question.* Aussi ne voit-on plus ni masques ni joyeuses parades en ce mois de février ; mais, par exemple, ce qu'on y voit toujours, c'est le brouillard et la pluie, car si les hommes changent, la nature est immuable, et comme la pluie est plus nécessaire en ce moment-ci que dans tout autre, elle tombe aujourd'hui comme elle tombait autrefois.

Et à quelle autre époque pourrait-elle agir plus à propos que dans ce mois-ci ? D'abord elle est nécessaire pour les plantes, car la graine enfouie sous le sol a besoin que déjà commence autour d'elle l'emménagement des sucs qui doivent bientôt la nourrir. C'est aussi le temps le plus convenable pour les animaux, puisque la plupart d'entre eux n'existent encore qu'en germe, ou sont plus ou moins endormis, et les autres n'ayant pas leurs inquiétudes de famille qui les forcent à chercher pour leurs petits la nourriture de chaque jour, peuvent rester plus sédentaires ; enfin c'est le moment le plus commode pour le laboureur, puisqu'il est occupé alors par des travaux qui lui permettent d'être abrité.

C'est ordinairement par le dégel que février marque sa venue, alors que la bise étant passée, l'horizon peut être mis à découvert. Mais dans cette année exceptionnelle que nous venons de traverser, le dégel ne peut y figurer que pour mémoire, et la pluie y figure toujours au positif ; car la pluie est un agent indispensable au grand travail de la nature, et, chose digne de remarque, c'est que la quantité de pluie que l'atmosphère nous renvoie tous les ans est à peu près la même, et que l'hiver n'en produit que sa part comme l'été. Seulement, dans une heure, juillet précipite sur la terre plus d'eau que février dans tout un jour ; de plus, comme ces pluies torrentielles durent moins et qu'on n'a pas alors le temps de s'en ennuyer, on y prend bien moins garde.

Total général : pour ceux qui habitent la campagne, le mois de février est bien moins agréable qu'utile, car il s'adresse beaucoup plus à la pensée qui juge qu'à l'œil qui veut être flatté, et lui-même semble honteux de son rôle ; car, voyant qu'il satisfait peu le regard, il cherche à le fuir en maintenant ses nuits très-longues et en étant le plus court de tous les mois de l'année.

Cᵗᵉˢ DE BASSANVILLE.

UN CŒUR DE MÈRE

(Suite)

VI

L'EFFET DU BONHEUR

M. Marinteau, en sortant de la chambre, se trouva face à face avec les deux arrivants. Abaissant sans façon le bras du plus jeune tendu vers la porte, il la ferma, s'appuya contre le panneau, et, le toisant de la tête aux pieds :

— Est-ce vous, Arthur, dit-il, ou est-ce une ombre, un spectre, un revenant de l'autre monde que j'ai devant les yeux ?

— Hein! vois-tu, fit gaiement le colonel, que te disais-je? Docteur, il riait de ma stupéfaction, de ma frayeur, il ne voulait pas croire au bruit de sa propre mort. Quand je pense que tout cela est dû à l'imbécillité d'un employé, qui écrit Garnier pour Gasnier! Si j'avais ce gaillard-là sous la main, je lui donnerais de bon cœur une volée de coups de plat de sabre, pour lui apprendre à ne pas jeter le trouble dans les familles avec ses faux renseignements.

— Maintenant que mon identité est bien constatée, mon oncle, dit le jeune homme, laissez-moi aller embrasser ma pauvre mère, que cette fausse nouvelle a dû jeter dans le désespoir.

Le médecin ne bougea pas.

— Votre mère est fort malade, mon ami, dit-il tristement ; je vous en prie, ne précipitons rien.

— Comment, malade! s'écria Arthur ; mon oncle, tout à l'heure, me disait que tout danger avait disparu.

— Et c'était lui, lui-même qui me l'avait assuré, répondit le colonel en montrant le docteur du geste.

— C'était vrai alors, colonel, mais qui pouvait prévoir ce qui est arrivé? Mon cher Arthur, votre mère vous a vu.

— Certainement, elle était à sa fenêtre quand je suis passé.

— Eh bien! réfléchissez-y : elle vous croyait mort, elle était affaiblie par trois mois de souffrances morales, par quatre jours de douleurs sans nom. L'impression qu'elle a éprouvée a été soudaine, terrible, fatale.

— Mais enfin, mon oncle, vous m'assassinez avec toutes ces définitions. Que cela ait été ainsi, je le veux bien, et il est regrettable qu'elle m'ait aperçu et qu'on n'ait pas pu prendre des ménagements pour lui annoncer ma résurrection. Seulement je ne comprends pas pourquoi vous me retenez ici. Quelque souffrante qu'elle soit, ma présence ne peut que lui faire du bien.

— Je ne vous ai pas dit positivement qu'elle souffrit, je.. elle a ..

— Quoi? Ces réticences me font bouillir le sang dans les veines, et, que vous le veuilliez ou non, j'entrerai chez ma mère.

Et le jeune homme, faisant un pas en avant, tendit le bras.

— Arthur, dit M. Marinteau d'un ton embarrassé, croyez-moi, attendez, soyez prudent ; vous ne devinez donc pas ce que je n'ose vous dire ?

— Osez, monsieur, et, au nom du ciel, expliquez-vous. Pourquoi toutes ces précautions?

— Parce que votre mère, en vous voyant, est devenue... mon enfant, vous m'avez demandé... la vérité... folle... de bonheur.

Arthur pâlit affreusement et recula.

— Littéralement, reprit le médecin, votre vue a déterminé un trouble profond dans ses facultés mentales. Ce n'est peut-être qu'une crise, qu'un ébranlement des nerfs ; ces démences subites ne sont, à proprement parler, qu'une maladie le plus souvent guérissable. Dans l'état où elle se trouvait, il n'y a rien là qui doive étonner. L'inquiétude, le chagrin, l'ont usée. Pour lui annoncer l'erreur commise il aurait fallu prendre des précautions infinies. Au lieu de cela, vous apparaissez vivant devant elle ; malheureusement, elle n'a pas eu, comme votre cousine, l'idée d'une ressemblance, ses yeux et son cœur ne l'ont pas trompée. De là une émotion si violente, si soudaine, qu'elle a réagi sur le cerveau avec une force telle, que la folie a été instantanée.

Arthur écoutait la tête baissée, des larmes roulaient sur ses joues.

— Folle! murmura-t-il, folle! mon Dieu! est-ce possible!

— Mais, mon cher docteur, dit le colonel tout ému, il faudra bien qu'Arthur paraisse devant elle. Est-ce que par hasard vous songeriez à le lui défendre?

Le médecin ne répondit pas sur-le-champ, il réfléchissait.

— Je voudrais même espérer que sa vue serait capable d'opérer une réaction salutaire, dit-il enfin ; et, crise pour crise, il vaut mieux essayer maintenant que plus tard. Ces sortes de maladies du cerveau sont pleines de mystères et ont des causes souvent multiples. Je demande à l'examiner de nouveau. Dans l'état d'abattement où elle se trouve maintenant, il serait peut-être dangereux de tenter une épreuve. Dans dix minutes vous pourrez entrer, je tousserai pour vous avertir.

Cet avertissement donné, il rentra dans l'appartement de Mᵐᵉ Garnier. Elle y marchait d'un air pressé. La surexcitation de ses nerfs lui donnait une force factice qui la trahissait parfois ; alors elle s'arrêtait, elle s'asseyait et adressait à Mélite des demandes puériles auxquelles la jeune fille répondait en pleurant.

M. Marinteau avertit Mélite de ce qui allait se passer, puis s'approcha de Mᵐᵉ Garnier, la fit parler, lui tâta le pouls, examina minutieusement cette physionomie mobile sur laquelle passaient les expressions les plus diverses. On la voyait rire et puis sangloter. Elle rêvait, et puis l'effroi se peignait dans ses yeux, et elle jetait autour d'elle des regards épouvantés.

Cet examen fini, il s'assit en hochant la tête et toussa. C'était le signal convenu. La porte s'ouvrit aussitôt : Arthur parut et s'élança vers sa mère, les bras tendus.

Le médecin, le colonel et Mélite la dévoraient des yeux.

La pauvre femme recula d'un pas, regarda froidement ce visage chéri en ce moment bouleversé par l'émotion, et dit avec une grande dignité :

— Monsieur!...

Arthur étouffa un cri de douleur.

— Mais, ma sœur, dit doucement le colonel attendri presque jusqu'aux larmes, ce monsieur ne vous est pas inconnu, regardez-le bien.

— Maman! s'écria Arthur en levant de nouveau ses mains vers elle.

La folle sourit et leva les épaules.

— Mon frère, emmenez ce jeune homme, dit-elle, il ne sait ce qu'il dit.

— Mais, c'est votre fils, Marie! s'écria impétueusement le colonel; on vous avait trompée, Arthur n'était pas mort, et la preuve c'est qu'il est là, vivant, devant vous!

Hélas! elle écoutait sans comprendre, elle regardait la main droite d'Arthur encore enveloppée de bandages. Tout à coup elle parut inquiète, et, montrant du doigt son épaulette :

— Finissez-le, répéta-t-elle en baissant la voix, je ne veux pas que mon fils le voie; cet enfant a déjà des idées, voyez-vous, et, quand il sera grand, il pourrait me quitter. Allez, mais allez donc! il est bientôt quatre heures, il va revenir, je ne veux pas qu'il le voie, non!

Son effroi grandissait, ses mains tremblantes s'étaient dirigées vers Arthur comme pour le repousser, elle avait l'air de prêter l'oreille à des bruits qu'elle était seule à entendre,

— Le voici, s'écria-t-elle, j'entends son pas! allez, allez bien vite, il verrait l'uniforme, il voudrait partir, et je ne veux pas qu'il parte.

Son accent était devenu déchirant ; le médecin fit un signe à Arthur : le jeune homme sortit, il éclatait en sanglots.

VII

LES EX-ÉTUDIANTS

Attenant à son confortable appartement de vieux garçon le docteur Marinteau avait un jardin d'une assez grande étendue. Il aimait les fleurs et prétendait que ces plantes gracieuses, aux pétales éclatants, aux tiges vigoureuses, aux frais coloris, lui délassaient les yeux et lui faisaient oublier les corps amaigris, les teints livides de ses malades. Il avait de plus l'avantage de pouvoir offrir, de temps en temps, à ses clientes préférées un joli bouquet, qu'on n'aurait vraiment pas dit composé par des mains habituées à manier la lancette et le scalpel.

Un peu plus de six mois après le retour inespéré d'Arthur Garnier, retour qui avait été si fatal à sa mère, M. Marinteau faisait, en robe de chambre, la visite de ses fleurs. Tant pis pour le patient qui avait besoin de ses services à cette heure, le docteur avait l'âme féroce, et le laissant gémir, il continuait l'examen de ses plates-bandes avec une grande liberté d'esprit, ou plutôt, comme il le disait lui-même en riant, une grande dureté de cœur. C'était sa manie, et, par ailleurs, il était si bon, si obligeant, qu'on n'avait pas le courage de lui en vouloir.

Ce matin-là il s'était arrêté consterné devant un géranium la veille encore tout fleuri et tout embaumé : le vent de la nuit avait passé, et les pétales roses, marbrés de brun, s'étaient envolés pour ne plus revenir.

— Les fleurs, elles aussi, souffrent peut-être quelquefois et se fanent certainement.

Telle était la pensée philosophique à laquelle s'abandonnait le docteur, en la développant, quand son domestique parut au bout de l'allée, et, s'approchant, lui remit une lettre.

Il regarda l'adresse, gagna une chaise placée non loin de l'endroit où il se trouvait, s'assit, brisa l'enveloppe, et lut ce qui suit :

« Voilà un mois que je suis de retour à la Loge, mon cher oncle, et je n'ai pas encore eu le courage de vous écrire : c'est vous dire que j'ai échoué dans cette nouvelle tentative. Je n'ai plus d'espoir. Les médecins spéciaux de Paris m'ont quelque temps leurré d'une espérance vaine : l'état de ma mère ne s'est point du tout amélioré. Et comme elle souffrait de sa réclusion dans une maison de santé, comme je croyais remarquer que ce traitement fort rigoureux l'affaiblissait et joignait des tortures physiques aux souffrances morales, j'ai dit adieu à une science impuissante et je l'ai ramenée à la Loge. Elle est certainement moins malheureuse à la campagne qu'à la ville. Sa folie y est plus douce et on peut la laisser errer dans les jardins. Quand il pleut, elle garde la chambre. Elle s'occupe de différents ouvrages, qu'elle n'achève jamais, qu'elle prend et qu'elle laisse tour à tour. Tout converge vers son idée fixe : des étoffes qui sont mises à sa disposition elle confectionne des vêtements d'enfants. Blouses, chaussettes, chemises, sont expédiées au collége où Arthur attend des vacances qui n'arrivent jamais. Au sortir de la cour, les pauvres reçoivent ces paquets, dont la seule adresse, écrite de sa main, me navre. Ces malheureux ont une manière de se montrer reconnaissants, je la leur ai indiquée, c'est de prier pour sa guérison. Le soir, elle est plus agitée, moins facile à conduire. A une certaine heure, elle s'enferme dans sa chambre, et, comme les précautions sont prises, je ne m'y oppose pas. La nuit, elle va, elle vient, elle se couche, elle se lève, elle passe dans l'appartement que j'habitais enfant et qui touche au sien. Elle en porte toujours la clef sur elle, et personne n'a le droit d'y entrer. L'état général de sa santé est satisfaisant. Sa vie maintenant, la voilà, et je ne puis répondre plus exactement aux demandes renfermées dans votre dernière lettre. C'est par Jeannette, sa servante dévouée, que je connais ces détails. Je ne suis pour elle qu'un étranger ; j'habite le pavillon du jardin, et je ne parais devant elle que le moins souvent possible; elle ne souffrirait pas que je me mêlasse à sa vie intime.

« Pour ce qui me regarde, que vous dirai-je ? Le malheur de ma mère anéantit mon avenir. Je ne parle pas seulement de mon avenir militaire, j'abandonne sans regret cette carrière que j'avais embrassée sans vocation. Oh! les jeunes gens! J'aurais pu rendre ma mère heureuse, vivre moi même heureux près d'elle, et, pour satisfaire un caprice

pour obéir à une folle vanité, pour me ranger parmi les adorateurs de ce fantôme décevant qu'on appelle la gloire, j'ai été ingrat, j'ai méprisé ses larmes, mis en oubli ses sacrifices et préparé de longue main, par mon abandon, le malheur qui me frappe. Eh bien, j'en suis cruellement puni! Ma propre vie est brisée, car elle ne m'appartient plus. Je n'abandonnerai pas cette pauvre femme qui m'a trop aimé. Elle mourra dans mes bras, sans me reconnaître sans doute, mais elle y mourra. J'ai renoncé à Mélite, c'est-à-dire au bonheur. En face de ma mère en démence, je ne puis placer une jeune femme. Elle eût été assez dévouée pour accepter cette mission douloureuse, cette existence privée de paix et de joies, je ne l'ai pas voulu. Voilà mon sacrifice suprême accompli, je l'ai fait en expiation de ma dureté de cœur, et, le jour où il a été consommé, j'ai regardé ma mère sans pleurer. Mon amour filial, par cet acte, avait égalé son amour maternel.

« Je vous remercie des démarches que vous avez faites près de votre ami, cet ex-médecin d'aliénés. Il a, il est vrai, une grande réputation, et, comme vous le dites, sa longue expérience double ses moyens d'action. Je doute fort que vous obteniez qu'il se dérange. A son âge, avec sa fortune, on y consent difficilement, et l'on m'a dit que les affaires de famille qui l'ont appelé à T*** l'occupent exclusivement. Je lui écrirai, si vous voulez, et, s'il le faut absolument, je lui mènerai ma mère. Je ne vous le cache pas, ce serait acheter cher une consultation qui ne produirait sans doute rien. Les voyages la fatiguent horriblement et empirent son état. Elle est tourmentée, inquiète. Elle ne voit partout qu'embûches et que complots contre son fils. La surveillance est à la fois pénible et difficile. Chacun de ses compagnons de route, chaque passant est un assassin aposté par des ennemis imaginaires. Ceci vous explique la répugnance que j'éprouve à lui faire quitter la Loge, où elle se plaît, où elle retrouve des souvenirs heureux et où elle est aussi calme qu'on peut l'espérer. Pour ce qui est de retourner l'hiver à la ville, n'y comptez pas. Mon oncle et Mélite doivent y être revenus, et la force humaine a des limites.

« Adieu, mon cher oncle, merci encore une fois de l'intérêt que vous portez à ma pauvre mère, merci pour les espérances que vous essayez de me faire concevoir sur ce célèbre médecin, je n'ai plus d'espoir qu'en Dieu.

« Votre neveu affectionné,

« ARTHUR GARNIER. »

M. Marinteau, bien que peu sensible de sa nature, se sentit remué par les accents de cette douleur si vraie, par ce dévouement filial si profond. Il s'intéressait d'ailleurs très-particulièrement à Mme Garnier, et croyait à la possibilité de la guérison. Le coude appuyé sur son genou, le papier ouvert dans sa main, il demeura quelques instants pensif et, se levant tout à coup :

— J'irai, dit-il tout haut, que diable! un nouveau coup de boutoir ne me tuera pas.

Il mit la lettre d'Arthur dans la poche de son gilet, et, sans regarder ses fleurs, marcha vers sa maison. Il entra dans le vestibule.

— Jacques! cria-t-il d'une voix de stentor.

— La tête de Jacques apparut au-dessus de la rampe du second étage.

— Mon paletot, mon chapeau, ma canne, demanda son maître.

Jacques disparut et descendit, apportant ce qu'on lui demandait.

Le docteur fit sa toilette séance tenante et sortit. Il arriva en peu de temps devant l'hôtel où logeait un de ses anciens camarades de l'École de médecine, qu'une affaire de famille avait appelé à T*** depuis quelques jours. C'était, en effet, dans le traitement des maladies du cerveau que M. Crossel s'était acquis une juste célébrité. Il avait été longtemps le directeur de l'une des maisons de santé les plus importantes de Paris, et puis il était rentré dans la vie privée, il avait de la fortune, de la renommée, il aspirait au repos. En apprenant son arrivée inattendue, M. Marinteau avait tout de suite pensé à la mère d'Arthur. Lors de sa première visite, il lui en avait parlé et demandé une consultation. Il avait été fort mal accueilli : « Qu'elle aille à Paris, avait répondu l'irascible vieillard, là se trouvent mes illustres successeurs; si la guérison est possible, elle guérira. Je ne suis pas venu faire de la médecine à T***, je n'en ferai pas. » Toutes les instances du docteur avaient échoué contre cette intention bien arrêtée, et il ne lui était resté que le regret d'avoir fait briller un dernier espoir aux yeux de son neveu. En recevant sa lettre, ce regret se raviva.

— Avant de répondre à ce pauvre garçon, avec lequel j'ai agi comme ce sot de la fable qui vendait la peau d'un ours avant de l'avoir mis par terre, pensa-t-il, je veux faire une dernière tentative près de ce bourru de Crossel. S'il me refuse, je ne le revois de ma vie.

Dans ces dispositions, il demanda à une servante qui apparaissait sur la porte si le docteur Crossel était chez lui.

— Il y est, monsieur, répondit-elle, mais il y a défense de recevoir.

— Cette défense, ma bonne, n'est pas faite pour moi, répondit le vieillard d'un ton dégagé. S'il n'a pas fait une exception en ma faveur, c'est un oubli. Veuillez donc prier son domestique de venir m'annoncer.

Le domestique fut appelé, se laissa à son tour persuader, et précéda le visiteur de fort bonne grâce. Il ouvrit la porte d'un appartement du premier, et annonça M. Marinteau.

Le vieillard entra.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

(La suite au prochain numéro.)

LES MENUS DE LA SAISON

Février

MENU D'UN DINER DE 8 à 10 PERSONNES

POTAGE

Purée de volaille aux croûtons.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Petits pâtés aux anchois.

POISSON

Brochet au bleu.

RELEVÉ

Côtes de bœuf braisées à la milanaise.

ENTRÉES

Poulets à la femme sans tête.

Buisson d'écrevisses.

ROT

Accolade de lapereaux.

ENTREMETS

Purée de cardons à la crème.

Petits gâteaux de riz.

Hors-d'œuvre froid. — Salade. — Dessert.

La milanaise est une garniture de macaroni.

Poulets à la femme sans tête. — Préparer et découper deux poulets comme pour une fricassée; beurrer fortement un sautoir, y ranger les morceaux de poulets, les assaisonner de sel, poivre et noix muscades, et poser le sautoir sur le feu. Quand les morceaux de poulets ont pris jolie couleur, les enlever un à un, les placer sur un plat et les remplacer dans le sautoir par quatre cents grammes environ de carottes et d'oignons émincés. Ces légumes ayant à leur tour pris couleur, les saupoudrer de farine; tourner le tout, puis mouiller avec du bouillon en ne tenant pas la sauce trop épaisse, et, après un bouillon ou deux, remettre les morceaux de poulets dans le sautoir et laisser la cuisson s'effectuer à feu doux. Avant qu'elle soit complète, incorporer à la sauce deux cents grammes de purée de tomates et même quantité de champignons émincés, laisser bouillir encore quelques instants, ajouter enfin une cuillerée à bouche de persil grossièrement haché; dresser, saucer sobrement et servir avec le reste de la sauce dans une saucière.

LE BARON BRISSE.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Encre indélébile. — On a souvent besoin, dans les familles, d'une encre indélébile; voici une formule d'une exécution facile.

On broie dans un mortier du noir d'aniline, quelques grammes avec quelques gouttes d'acide hydrochlorique concentré et d'alcool; on étend ce mélange d'une solution chaude de gomme arabique; cette liqueur n'attaque pas les plumes. Si on substitue à la gomme une solution chaude de gomme laque, on obtient un excellent vernis pour le cuir ou le bois.

STANISLAS MARTIN.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

LES MERVEILLEUSES

Rien d'aussi joli et d'aussi artistique que les nouvelles boucles d'oreilles, LES MERVEILLEUSES, éditées par Cotte, 159, 160, galerie de Valois, Palais-Royal, Paris.

Éclaircir le teint, polir la peau du visage, la raffermir si ses tissus se relâchent, tel est le problème qu'a su résoudre le *Lait antéphélique*. Employé, selon les cas, à haute ou à faible dose, cette préparation, qui date de 1849, dissipe rousseurs, lentilles, hâle, efflorescence, rougeurs, gerçures, boutons et autres altérations accidentelles du teint. Le flacon de *Lait antéphélique* se vend 5 francs, chez Candès, 26, boulevard Saint-Denis.

Le *Bleu d'argent pur* de Labonde est devenu l'auxiliaire de toute femme d'intérieur qui veut entretenir dans un état de propreté continu tout ce qui est argenté dans son mobilier. Le service journalier, tout aussi bien que les flambeaux et les agréments de toilette, paraîtront toujours sortir de chez le fabricant, s'ils sont frottés avec cette précieuse poudre, qui se trouve, 14, rue Saint-Gilles, chez M. Labonde.

Nous avons recours aussi au crayon de nos dessinateurs pour vous faire apprécier les délicates passementeries que l'on ne trouve que dans la maison des Galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. Notre prochain numéro en contiendra six modèles : vous apprécierez mieux ainsi la finesse de travail de ces différents objets. Je vous engage surtout à rendre une visite personnelle à cette maison modèle; vous y trouverez les rubans, les boutons et les fantaisies les plus nouvelles.

PETITE CORRESPONDANCE

Une abonnée qui n'a pas signé une carte postale. — Demande inscrite.

Pensant à sa mère chérie. — Prenez du bon fil de lin; le vrai fil au tambour est fort bon; la grosseur du fil brodeur dépend entièrement de la grosseur du filet et de la grandeur des réseaux; pour la nappe d'autel par vous désirée, adressez-vous à l'une des maisons qui nous fournissent nos modèles.

Mme S. — Dans seize mailles il est presque impossible de renfermer le mot *Jésus*; chaque lettre exige quatre mailles au bas mot, sans compter les intervalles. I H S peuvent vous suffire. Veuillez réfléchir et nous donner un avis nouveau à ce sujet. Le patron que vous demandez a déjà été publié. Si vous le désirez de suite sur les mesures indiquées, envoyez-nous 1 fr. 50 et vous le recevrez immédiatement, tout coupé, par la poste.

Mme M de L. C. — Votre demande était inscrite; elle viendra à son tour; cependant on en prend note nouvelle.

Mme M. A. — Bonne note est prise pour les chiffres.

Mme A. S., à Brienon. — Bonne note est prise pour les rosaces; bientôt on en publiera.

Mme C. G., à Alençon. — Vous demandez une chose bien difficile. Pour broder des armoiries, il faut connaître réellement la science du blason. Un modèle ne pourrait convenir qu'à une seule abonnée; les autres n'en pourraient faire usage. Adressez-vous à un brodeur connaissant cet art. Nous vous indiquerons, si vous le désirez, un dessinateur qui vous ferait un dessin spécial.

Mme Mél. All. — Nous prenons note de votre demande; mais impossible d'aller aussi vite que vous le désirez. Il nous faut plusieurs semaines pour préparer nos planches. Celle de ce numéro était imprimée quand nous avons reçu votre lettre.

A NOS ABONNÉES

L'administration de la *Revue de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette; nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée de la *Revue de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifiant de son abonnement, et ce jusqu'au 31 mars 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppe en cygne, du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de *deux francs*.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 fr. pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire *trois francs*, pour recevoir *franco* dans toute la France.

Toute demande pour Paris ou les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée *franco* à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La confiance ne se commande point.

PARIS. — A. BOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.